

M. COILLARD AU COMITÉ ET AUX AMIS DES MISSIONS

La Tour, 12 août 1881.

Chers frères et amis,

Nous avons enfin pris notre vol par-dessus les Alpes. Depuis deux jours, nous sommes en pleines vallées vaudoises, près d'amis dont nous ferons peu à peu la connaissance, au milieu des montagnes et des bois, dans un pays ravissant où va revivre pour nous l'histoire palpitante d'un glorieux passé. Nous sommes venus y chercher, à l'affectueuse invitation de M. et Madame Appia, et sous leur toit hospitalier, quelques semaines de recueillement et de repos. Par repos, nous n'entendons nullement l'oisiveté. Mais le Maître sait que ses disciples fatigués ont quelquefois besoin de se retirer et de passer avec lui quelque temps à l'écart. Nous ne faisons, du reste, aucun plan pour ce temps de vacances ; tant pis. si on en fait pour nous.

Ce n'est pas sans un sentiment de lassitude que nous passons en revue la tournée de six mois que nous venons d'achever. Je n'ai pas voulu compter toutes les localités que nous avons visitées, ni toutes les réunions que nous avons tenues. La quantité de travail, hélas ! est souvent au détriment de la qualité. Nous avons bien conscience de la manière peu satisfaisante dont nous avons rempli notre tâche ; nous aurions voulu toujours planer au-dessus des fatigues du corps et de l'esprit et pouvoir toujours captiver, sinon entraîner, nos auditoires. Tout en nous rendant le témoignage que « nous avons fait ce que nous avons pu », nous reconnaissons humblement que « nous sommes des serviteurs inutiles. » A Dieu de bénir ce qui s'est fait dans la faiblesse, mais en son nom ; à Lui seul en reviendra toute la gloire.

Ma dernière lettre était datée de Mazamet. Nous venions d'y arriver. Ce serait une oasis que Mazamet, si cette partie

de la France était ce qu'elle n'est pourtant pas, — un désert. En arrivant, nous aurions pu dire à nos amis : « Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent ! » Je ne sais pas ce qu'ils nous auraient répondu, toujours est-il qu'ils ont rallumé notre zèle et ravivé notre courage. Nous avons trouvé parmi eux un intérêt réel et vivant pour les missions, qu'ils attribuent surtout à la visite que leur fit notre frère Jousse, il y a treize ou quatorze ans. Le jour de la collecte à l'Eglise indépendante, les sachets contenaient des bijoux et des parures. J'en ignore la valeur monétaire, mais ce sont de ces faits si rares dans nos jours de « consécration », qu'on doit se faire un devoir de les signaler. M. E. Monod se donne une peine peu commune pour *enseigner les missions* à son école du dimanche, et s'il n'a pas la joie de voir un jour se manifester des vocations missionnaires parmi ses chers enfants, j'en serai bien surpris. L'Eglise libre rivalise de zèle avec l'Eglise indépendante. Nous nous sentions bien à l'aise dans ce milieu, et nous aurions volontiers dit à notre Maître : « Il fait bon ici, dressons-y des tentes... » Mais il avait signé notre feuille de route, et nous partîmes emportant dans nos cœurs les souvenirs les plus doux et les échos des chants d'adieux de nos amis de l'Eglise libre et de ceux de l'Ecole du dimanche de M. E. Monod. C'étaient des prières auxquelles ont répondu les nôtres et que Dieu exaucera.

J'aime à repasser dans mon esprit mes excursions dans le district montagneux du Tarn, à Brassac, Lacaune, etc., à Viane surtout, où, malgré les travaux pressants de la campagne, et bien que la réunion eût lieu de jour, on était accouru de loin, de tous côtés, tout endimanché. C'était fête à Viane, le temple était plein. Même intérêt à Millau où se trouvent des pasteurs jeunes et actifs pour lesquels nous avons la plus grande estime. Passant à Carcassonne, où nous faisons la connaissance de M. et Madame Ad. Monod, à Béziers et à Cette, où nous avons aussi de bonnes réunions,

nous nous arrêtons à Montpellier. Montpellier ! ce n'est pas seulement un grand centre de lumières scientifiques, c'est un foyer ardent de vie spirituelle. On n'y est pas longtemps sans le sentir. Nous n'aurions pas été à Montpellier que la mission n'en serait pas moins aimée, et que tôt ou tard nos amis n'auraient eux-mêmes senti le besoin d'y prendre une part plus directe et plus méthodique en organisant un comité auxiliaire. Nous ne pouvons penser aux heureux jours que nous avons passés au milieu d'amis si distingués, si affectueux, ni à toutes leurs bontés, sans nous souvenir — en y ajoutant un sens spirituel — de la parole de saint Paul aux Philippiens : « J'ai tout reçu ! »

A Marseille, le mistral soufflait. Si nous n'avons pu y atteindre le grand public protestant, absorbé dans la semaine, emporté par le tourbillon des affaires, nous y avons trouvé une société de dames des plus actives et des pasteurs sur la coopération pratique desquels nous pouvons compter. A Nîmes, on ne pouvait accueillir plus cordialement vos missionnaires ; la mission y est chez elle. Et dans un cercle pareil on est porté, la fatigue disparaît. Mais les chaleurs sont étouffantes, et déjà on nous répète le refrain que nous sommes condamnés à entendre partout dans la suite : « La saison est mauvaise ! » Pauvres auditoires, maigres collectes ! la saison est mauvaise ! C'est la moisson pour les paysans ; les citadins sont à la campagne, et ceux qui ne sont ni en moisson ni à la campagne ont besoin d'un zèle plus qu'ordinaire pour aller se fondre ou s'asphyxier dans un temple mal ventilé. Les missionnaires, eux ? Mais ne viennent-ils pas du Zambèze ? Ce sont des salamandres, ils vivent dans le feu. Et on s'étonne qu'ils s'essuient le front, qu'ils aient l'air fatigué et endormi, et qu'ils soient si peu intéressants. Pourtant, malgré la « mauvaise saison », les moissons, les chaleurs, les absences, nous avons pu continuer nos courses, aller à Avignon, la ville des papes, et, outre les réunions du dimanche, y donner une conférence au grand public qui se

pressait le soir dans la grande salle de la mairie ; parcourir le Gard, la Drôme, l'Ardèche et l'Isère, en partie du moins. Partout, selon les efforts des pasteurs et les circonstances, nous avons eu des auditoires plus ou moins nombreux, mais toujours sympathiques. Nommer le Vigan, Saint-Jean du Gard, Valence, Montmeyran, Alais, Annonay, Nyons, Dieulefit, etc., etc., c'est désigner des centres de vie religieuse où il nous eût été doux de séjourner. C'est à Mens, tout plein encore des souvenirs de Félix Neff, que nous avons terminé notre tournée et fait nos adieux au Midi. Ce fut une vraie fête, des pasteurs des environs avaient fermé leurs temples et étaient venus avec leurs troupes. L'intérêt fut tel que je pus dans ces deux jours, samedi et dimanche, faire les frais de cinq réunions sans trop de fatigue. Ma chère femme, elle, eut, comme partout où on lui en a donné l'occasion, une nombreuse réunion de dames qui ne fut pas la moins bénie.

Avant de terminer, je dois mentionner deux autres visites que nous avons faites. La première, c'est à Aigues-Mortes. La ville elle-même n'a de curieux que ses remparts qui vous transportent au moyen âge ; et la légende qui dit que c'est là que s'embarqua saint Louis pour la croisade. Ces remparts eux-mêmes sont peu de chose quand on a vu Carcassonne, assise sur une colline, entourée de ses murs et de ses tours crénelées. Mais ce qu'on ne trouve qu'à Aigues-Mortes, c'est la *Tour de Constance*. C'est un pèlerinage à faire pour tout huguenot, comme dans les Cévennes la maison de Roland, le caveau où il se blottissait, les cavernes et tous les lieux illustrés par les Camisards. Il y a dans les souvenirs que rappellent ces gorges, ces cavernes, ces rochers, quelque chose d'électrisant. Mais on ne peut pénétrer dans les cachots de la Tour de Constance, penser à ces saintes femmes qui y ont gémi, vieilli, souffert pour leur foi, sans palpiter d'émotion. C'est un précieux dépôt que la foi pour laquelle tant souffrir était devenu un privilège. Tous les jours, les moines

ou les prêtres venaient renouveler leurs obsessions à ces femmes. Silencieuse, l'une d'elles tricotait, et quand une de ses compagnes semblait faiblir, elle abaissait son aiguille à tricoter vers la pierre où elle était assise et reprenait son travail. Sur cette pierre Marie Durand, c'était elle-même, avait gravé avec son aiguille ce seul mot qu'on y lit encore : « RÉSISTEZ ! » Qui dira les chutes que ce silencieux « résistez » a empêchées ?... Quel sermon il nous prêche, et avec quelle éloquence il nous parle dans ces jours d'affaiblissement général, j'allais dire d'apostasie ! RÉSISTEZ !

La deuxième visite, c'est à la Grande Chartreuse. Le moine Bruno qu'on a béatifié, et qui pouvait être un saint homme, a été bien inspiré dans le choix des lieux où il voulait fonder son monastère. Rien de plus sauvage, de plus **grandiose**, rien de plus saisissant que ces montagnes qui s'élancent vers le ciel, arides et comme déchirées, du milieu de bois séculaires ; ces précipices avec leurs torrents qui élèvent leur plainte monotone dans ces solitudes ! Une route des plus pittoresques vous y conduit aujourd'hui. La masse des bâtiments du monastère formant un rectangle irrégulier, entouré d'un mur comme une prison, serait peut-être imposante, si on pouvait en avoir une vue générale et si elle n'était écrasée par les montagnes qui la surplombent. Les femmes n'y entrent pas ; les reines seules de France font exception, encore assure-t-on qu'on purifie au moyen d'une torche flamboyante les endroits qu'elles ont souillés de leurs pieds. Après avoir laissé les dames à l'hôtellerie voisine tenue par des religieuses, vous sonnez à la porte du monastère, et vous êtes reçus par des frères chartreux à l'hôtellerie où vous trouvez bonne table et bon lit. Un de ces frères vous promène dans ces longs corridors, vous montre la bibliothèque, l'église et le logement d'un chartreux, qui se compose de trois pièces, d'un petit préau et d'un jardin minuscule. Chacun mange chez soi et reçoit sa nourriture par un guichet. Une fois par semaine ils mangent en commun, mais

sans causer. La permission de parler ne leur est accordée qu'une fois par semaine, quand ils vont ensemble à la promenade, et l'on assure qu'ils sont loin d'abuser de cette permission. J'assistai aux matines qui, ce jour-là, se chantaient à onze heures du soir, et qu'on m'avait dit être d'un effet saisissant. Je n'éprouvai que de la pitié en voyant les ombres des pères à la lumière de leurs petites lanternes et de l'ennui en les entendant psalmodier dans les ténèbres. Le lendemain, j'assistai à la messe : ces voix viriles ou sépulcrales, ces prosternements qui se font au signal d'un coup de pied, ces visages amaigris qui se cachent sous des capuchons blancs me remplirent de mélancolie. J'en avais assez. Je ne deviendrai jamais chartreux. C'est le monde qu'il me faut à moi, pour évangéliser ! Je m'éloignai de ce tombeau vivant, où sont ensevelis tant de talents, de fortunes, tant de luttes et sans doute aussi tant de piété. Sur la porte de l'un des pères se trouvait ce passage en latin : « Vanité des vanités, tout est vanité. » Qui est-il, ce chartreux ? Je pensais, moi, à cette parole du Sauveur : « *Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups !* »

Et pourtant, n'aurions-nous rien à apprendre de ces hommes, nous qui marchons dans la lumière ? Avons-nous du renoncement une idée pratique beaucoup plus fructueuse qu'eux ? Dans cette tournée de six mois, nous avons fait des collectes presque partout, mais sans parvenir à rassembler de grandes sommes. Nous laissons à Dieu d'apprécier les offrandes de ses enfants et de les agréer. Mais pendant que ces monastères, et des monastères de tout ordre imaginable, regorgent de moines, et que des missionnaires catholiques parcourent le monde païen, où sont les ouvriers que nous avons pu recruter, où sont-ils ? Oui, ici et là, on trouve un jeune homme chrétien qui se dit appelé de Dieu pour porter l'Évangile aux païens. Mais, hélas ! il y a un père, une mère, qui, d'une haleine, disent à Dieu : « Que ton règne

vienne ! » et à leur fils : « Tu n'iras jamais, j'en mourrais de douleur ! »

Il y a, dans des villes et dans des villages, des pasteurs qui poursuivent sans joie et sans bénédiction un ministère de luttés et de souffrances, engagés dans des rivalités de dénomination qui dessèchent l'âme, aigrissent l'esprit et cachent l'étendard royal sous des nuages de poussière. Ils étouffent eux-mêmes, ils n'ont pas de place au soleil ; le cadre où ils se meuvent est trop étroit pour leur activité. Et pourtant, au-delà des mers, nous leur montrons tout un monde avec des millions de créatures humaines qui périssent, faute de messagers de la bonne nouvelle. La science et le commerce ont leurs pionniers et leurs martyrs chaque jour en Afrique. Où sont les nôtres?... O mon Dieu ! quelle idée donnons-nous donc de ton service que tant de tes rachetés le redoutent et que si peu nous envient !...

Soyez bénis, vous, amis qui nous avez fait du bien. Ne dites pas que vos visages ont passé devant nous comme dans une vision. Non, votre tendre affection a gravé vos noms dans nos cœurs pour toujours. Que de fois nous aimerons à nous les répéter et à nous rappeler la douceur de nos rapports, au feu du bivouac, le soir, dans les déserts et dans nos moments de tristesse et d'abattement, car, hélas ! nous en aurons, de ces moments-là ! Associez-vous donc de plus en plus à notre œuvre, prenez-la au sérieux, partagez nos labeurs et nos épreuves de foi dans un esprit de consécration et de renoncement entier, et ensemble nous partagerons aussi le repos du ciel et la joie de notre Maître.

Votre dévoué dans le Seigneur,

F. COILLARD.

